

# Dans la lumière d'Arles

... **Daniel Cornu**, Genève

Journaliste, médiateur de Tamedia publications romandes

*Les Rencontres de la photographie, Arles, jusqu'au 23 septembre*

« A Arles où coule le Rhône, dans l'atroce lumière de midi » (Jacques Prévert). Le *Magasin électrique*, le plus éloigné des ateliers désaffectés de la SNCF qui abritent le gros des expositions des Rencontres de la photographie : c'est là, après un court parcours de plomb, que se découvrent les images apportées par un homme venu du froid. Pentti Sammallathi supporte mal le soleil. Il a quitté les Rencontres après deux jours, le temps de présenter son beau livre édité par Actes Sud.

Hors de la Finlande, ses parcours le mènent le plus souvent aux confins septentrionaux du continent. En Carélie, en Kalmoukie, à Solovki, en mer Blanche. Des pays sans ombre, de neige et de glace, silencieux. Photographiés en noir et blanc, en format panoramique, ils montrent peu : une rue de village, des champs, un arbre défeuillé, un pneu géant abandonné au bord d'un chemin de terre, quelques baraques, des hommes et des animaux, des chiens, beaucoup de chiens. Des terres où la nature se rétracte et se fige. Où des signes de vie se dégagent, obstinément.

Sammallathi, né en 1950 à Helsinki, ne néglige pas les ailleurs de l'Europe ni du monde. Les images ramenées du Népal ou de Chine, d'Inde ou du Maroc attestent la permanence d'un regard qui préfère les lumières de transition, exprimant moins des contrastes de for-

mes et de sujets que des atmosphères. L'exposition dure jusqu'au 23 septembre.

L'œuvre de Sammallathi entretient une correspondance avec celle de Josef Koudelka, dont la série célèbre des *Gitans* est exposée à l'Eglise Sainte-Anne, au centre de la ville. Fidélité au tirage argentique en noir et blanc, communauté de perception et de compréhension du monde qui ne s'arrête jamais à la surface de l'image. Chez l'un comme chez l'autre, il y a une réalité au-delà de l'immobilité de l'instant, des « avant », des « après », des « au fond » plus encore (l'image de l'homme menotté, saisi au premier plan sous le regard lointain de gens indéterminés, Tchécoslovaquie, 1963).

Photographe de l'invasion de Prague par les chars soviétiques en 1968, Koudelka connaît alors une gloire immédiate et pourtant anonyme. Ce n'est que seize ans plus tard que les images seront créditées à son nom, alors qu'il s'est exilé en Grande-Bretagne en 1970 déjà, avant de rejoindre l'agence Magnum l'année suivante. Koudelka appartient au cercle des grands photographes du XX<sup>e</sup> siècle.

La visite de Sainte-Anne est donc apparue comme un passage obligé des Rencontres d'Arles. Rien ne la remplace, ni son rythme, ni ses apports documentaires, ni son climat. Elle s'est achevée le 2 septembre déjà. La photo-

graphie présente toutefois l'avantage sur d'autres formes d'expression plastique de se prêter à des présentations par le livre, qui sont mieux que de simples substituts lorsqu'elles sont conçues par l'auteur. Publiées une première fois en 1975 par Robert Delpire, les photographies de *Gitans* ont été rééditées en 2011 dans une version revue et enrichie.

## Une école française

Les Rencontres d'Arles ne sont pas vouées à la seule école de photographie classique. Le seraient-elles plutôt à la création hexagonale ? Elles sont placées cette année à l'enseigne d'*Une école française*. Pas de méprise ! L'école en question n'est pas stylistique. Elle est l'institution créée en 1982, qui faisait partie des grands projets de François Mitterrand : l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles. Qui craindrait la monotonie ou l'uniformité est très vite rassuré. L'école rebondit d'accrochage en accrochage. Du côté des enseignants fondateurs pour commencer, des images évocatrices de l'univers de Faulkner par Alain Desvergues (Atelier de mécanique, jusqu'au 23 septembre) aux déconstructions de Christian Milovanoff (Musée Réattu, jusqu'au 14 octobre). Du côté des diplômés, dans la Grande Halle (la Chaudronnerie). Du côté enfin de « Ceux qui arrivent », soit de la promotion de cette année anniversaire 2012. Comme le dit Milovanoff, « on ne s'étonnera pas de la diversité des propositions car, si l'ENSP fait école, c'est bien celle de la singularité et non du formatage ».

Pour le reste, les Rencontres d'Arles restent largement internationales. Elles le sont notamment par l'existence du

Prix Découverte, soutenue par la Fondation LUMA. L'exposition des quinze photographes proposés par cinq responsables d'écoles de photographie étrangères est chaque année l'un des lieux les plus passionnants des Rencontres. Le lauréat n'est pas nécessairement une découverte inattendue des professionnels ou des amateurs d'art (si l'on pense à Taryn Simon, il y a deux ans, représentée par la toute-puissante Galerie Gagosian). Mais l'ensemble rend compte de l'état de la photographie et de ses métamorphoses.

Cette année, le Prix Découverte est allé à un photographe d'Afrique du Sud, Jonathan Torgovnik. Sous le titre *Intended Consequences*, conséquences attendues, sa série présente des portraits de femmes rwandaises et de leurs enfants nés de viols pendant le génocide de 1994. Elle est accompagnée à chaque fois du récit du drame vécu. Bouleversante, inoubliable.

D. C.

Torgovnik, « Justine et sa fille Alice », Rwanda

